8°Z
35030
(402)

Carpentier

Medical flipper



Cahiers libres 402 / Editions La Découverte

61
45-66

cahiers libres

ISSN 0526-8370

184

T°Z
35050
(402)

61

Jean Carpentier

Medical flipper

Le médecin généraliste, identité et mode d'emploi

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE
1, place Paul-Painlevé
Paris Ve
1985

DL-15-04-1985-09913



Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse aux Editions La Découverte, 1, place Paul-Painlevé, 75005 Paris. Vous recevrez gratuitement notre bulletin trimestriel **À la Découverte**.

© Éditions La Découverte, Paris, 1985.
ISBN 2-7071-1528-2

Au Consul

I

La maladie

« Nous ne faisons pas profession — assez bien portée aujourd'hui — d'indéterminisme. Nous soutenons que la vie d'un vivant, fût-ce d'une amibe, ne reconnaît les catégories de la santé et de la maladie que sur le plan de l'expérience, qui est d'abord épreuve au sens affectif du terme, et non sur le plan de la science. La science explique l'expérience, mais elle ne l'annule pas pour autant. »

Georges CANGUILHEM,
Le Normal et le Pathologique, 1943, PUF, p. 131.

Anita

Je ne sais pas tout et, de ce que je sais, je ne peux pas tout dire, et je ne sais pas toujours comment dire.

Je l'ai connue en décembre 1971. Une ouvrière des Grands Moulins de Corbeil, midinette et expansive comme le soleil de ses origines italiennes, un mari très gentil, pas très bavard et que je trouvais un peu ours au premier abord, un enfant de dix-sept ans, un petit pavillon en construction au centre du village.

Elle était enceinte de quelques mois, et n'en voulait pas et en voulait, et à cette époque... Drame intérieur. Et finalement, naissance très prématurée d'une enfant qui passe trois mois en couveuse et survit. Nathalie.

Anita et Nathalie.

Les saisons passent, et bon an mal an, les années. Banalités, silences, complicités, amitié.

Vers la fin de l'année 1974, Anita vient me voir parce qu'elle a une petite boule dans le sein. Mammo et thermographie, etc. Rien d'inquiétant, à surveiller. Une nouvelle année passe et, à la mi-décembre 1975, nous nous rencontrons sur la place. Elle désire qu'on lui enlève sa « boule » car une de ses voisines...
Je vais venir te voir après les fêtes.

Et c'est ainsi que le 2 janvier 1976, je découvre une tuméfaction qui ne laisse aucune place au doute et qui s'accompagne d'inquiétants ganglions dans le creux de l'aisselle.

Elle affirme que, trois semaines auparavant, tout était comme il y a un an ! Angoisse ? Flambée des fêtes ?

De toute façon, l'heure n'est pas à la philosophie : mastectomie, curage axillaire, cobaltothérapie, hystérectomie totale.

Anita se bat avec ardeur.

Et une nouvelle confrontation avec la chirurgie ne la démonte pas : en novembre, une éventration nécessite une intervention pour reconstituer sa paroi abdominale.

C'est plutôt son mari qui se décompose : poussées d'hypertension artérielle et épisodes de douleurs lombaires l'obligent à de nombreux arrêts de travail.

Elle, tonique, mange des vitamines et retourne à l'usine : bien sûr, elle se ronge aussi d'inquiétude... il y a la voisine... mais il y a Nathalie, et on parle, et on parle...

Un printemps passe, et un été. Mais peut-on imaginer l'épaisseur de la vie et l'intensité du mortifère derrière les apparences, et ce qui se joue au plus profond, le retour des flammes conflictuelles, les abandons, les désirs écrasés sous le poids du réel, et la cheminée rustique, et la chambre de Nathalie, mais aussi le rétrécissement de l'univers et les rêves enfouis, niés même ?... Je ne sais tout cela, ni personne vraiment. Du dehors on ne peut guère qu'effleurer, supputer, même si on sent que la suite se tisse là et que les portes thérapeutiques se ferment silencieusement alors que la question n'est pas encore posée, et que même si elle était posée maintenant...

En octobre 1977, elle a mal aux reins.

Les radiographies montrent une métastase de la cinquième vertèbre lombaire.

Une chimiothérapie va être pratiquée à domicile.

Quatre jours par mois, Denise, l'infirmière, vient poser et surveiller les perfusions d'antimitotiques. Paroles ou regards, on se soutient le moral : nous ne sommes pas persuadés des bienfaits de la chimiothérapie, mais nous sommes au moins certains d'échanger de la vie contre de la mort.

Anita supporte très mal ; elle pleure, elle vomit, elle arrache l'aiguille. Mais je me souviens comme si c'était hier d'une des fois où je suis venu : je me suis assis au pied du lit et j'ai un peu parlé, elle s'est endormie et toute la perfusion est passée

sans encombre. Où allait se fixer ce que j'absorbais là ?... Et j'ai toujours un peu peur même si, de toute évidence, j'aime ça, et j'aimerais trouver une solution qui prenne en compte ce transfert d'énergie, autrement dit qui ne l'interdise pas mais n'implique pas pour autant la mort du soignant.

On en parlait beaucoup avec Denise et d'autres amis et nous échafaudions la théorie d'un collectif pour « vivre dans la ville », pour « métaboliser* », pour répartir sur plusieurs, et, peut-être, rendre possible l'impossible d'un seul.

Ainsi passe l'année 1978.

Même si les examens de contrôle indiquent une stabilisation de la maladie, la cinquième vertèbre lombaire écrasée est réduite au quart de sa hauteur originelle et Anita a très mal. Ni les bonnes paroles et les idées, ni les médicaments, ni les massages, rien ne fait rien contre ces abominables douleurs.

Il se trouve que, dans les derniers mois de cette année-là, j'ai quelques démêlés avec la justice, et les gens du village ont signé des pétitions pour ma défense. Aussi, après le procès, pour fêter ça...

Un soir de février 1979, on se réunit à la salle des fêtes pour danser et déguster une soupe à l'oignon. Nous sommes bien une centaine et une sono hypersonore nous fait tourner et sauter pendant trois ou quatre heures sur des rythmes à prédominance disco. Anita danse pendant toute la soirée, heureuse et pleine de vie, comme si de rien n'était. Ceux qui savent sont un peu inquiets, mais voilà que la douleur disparaît dans une affectueuse et joyeuse communion des esprits et des corps.

A partir de ce soir-là les douleurs s'atténuent et cessent d'être la préoccupation première.

Dans nos têtes, ce soir-là, l'idée du collectif « vivre dans

* *Métabolisme* : ensemble des transformations chimiques et physico-chimiques qui s'accomplissent dans tous les tissus de l'organisme vivant (dépenses énergétiques, échanges, nutrition, assimilation et dégradation).

la ville » prend tout son sens dans cette mise en commun de la vie et de la mort qui voit triompher la vie. Théorie, délire et poésie s'enracinent dans un réel chaleureux où se brisent, un long moment, les séparations, les silences, les solitudes. La fête n'était pour personne, au bout du compte, sa force était en ce qu'elle nous dépassait tous. Et, parce que la maladie pose jusqu'à en mourir la question du bonheur, Anita va mieux, portée par ce moment heureux, dans un mouvement qui ouvre sur le vivant et qui est plus fort que chacun de nous pris séparément. Evidemment il n'y a pas lieu de se bercer d'illusions, pour elle la réponse est trop tardive et de toute façon insuffisante, d'autant plus que la maladie fonctionne désormais pour son propre compte...

Mais cela peut donner des idées aux autres.

De toute façon, pour Anita, vient une période de rémission de la maladie... et de bonheur : vacances au bord de la mer, huîtres et muscadet sur lie... des choses dont elle avait silencieusement rêvé, des choses que je ne sais pas, mais ce que je sais c'est qu'elle est transformée.

Nous continuons à nous réunir les uns chez les autres pour manger ou boire ou parler et même projeter nos films de vacances... et jusqu'à un fabuleux gueuleton dans son jardin avec toute sa famille et Jean-Yves, Katia, Denise, Marco, Annie. On boit, on chante, on rit en passant en revue les albums de photos.

Ainsi passent joyeusement le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Superbement, on en vient parfois à se dire que c'est gagné !

Anita pense à une reconstruction mammaire, ce qui constitue en ce moment la grande passion de Jean-Yves, chirurgien à Villejuif.

Et puis on s'occupe de son dos qui la gêne et l'inquiète, malgré l'avis du neurochirurgien : « Aucun trouble neurologique, pas de déficit moteur, et les douleurs sont plutôt actuellement modérées », dit-il.

Mais la mort va reprendre le dessus.

Début 1980, je décide de quitter Corbeil et Saintry pour aller m'installer à Paris en juillet.

En avril, je fais part de mon projet à Anita qui me dit sa déception car elle avait compté sur moi pour aller avec elle jusqu'au bout. Je l'assure qu'il en sera de toute façon ainsi et que je ne m'éloigne jamais que d'une trentaine de kilomètres.

Début juillet, elle se plaint d'être essoufflée au moindre effort, mais elle met cela sur le compte d'une intolérance au Glifanan et elle tarde à faire les radios que je lui ai demandé de faire. Ces radios vont confirmer l'invasion pulmonaire.
Et puis tout va assez vite et de mal en pis.

Et elle meurt à la fin de l'automne.

Il y a des histoires qui n'en finiront jamais de vivre en nous.
Il y a des êtres qui partent, fatigués, comme en nous laissant la responsabilité de la suite.
C'est un peu comme si Anita me disait de ne pas me tromper : tout cela s'est passé pour de la joie, mais il n'y a pas de joie sans lutte, et donc sans risque... Et que l'on fait ce que l'on peut parce qu'il n'est pas simple de faire ce que l'on veut, et ni même d'ailleurs de le savoir exactement... Et que ce n'est pas parce que cela s'est mal terminé que cela doit servir à rien, bien au contraire.
Ces histoires nous font nous lever le matin avec une sorte de sentiment d'urgence.